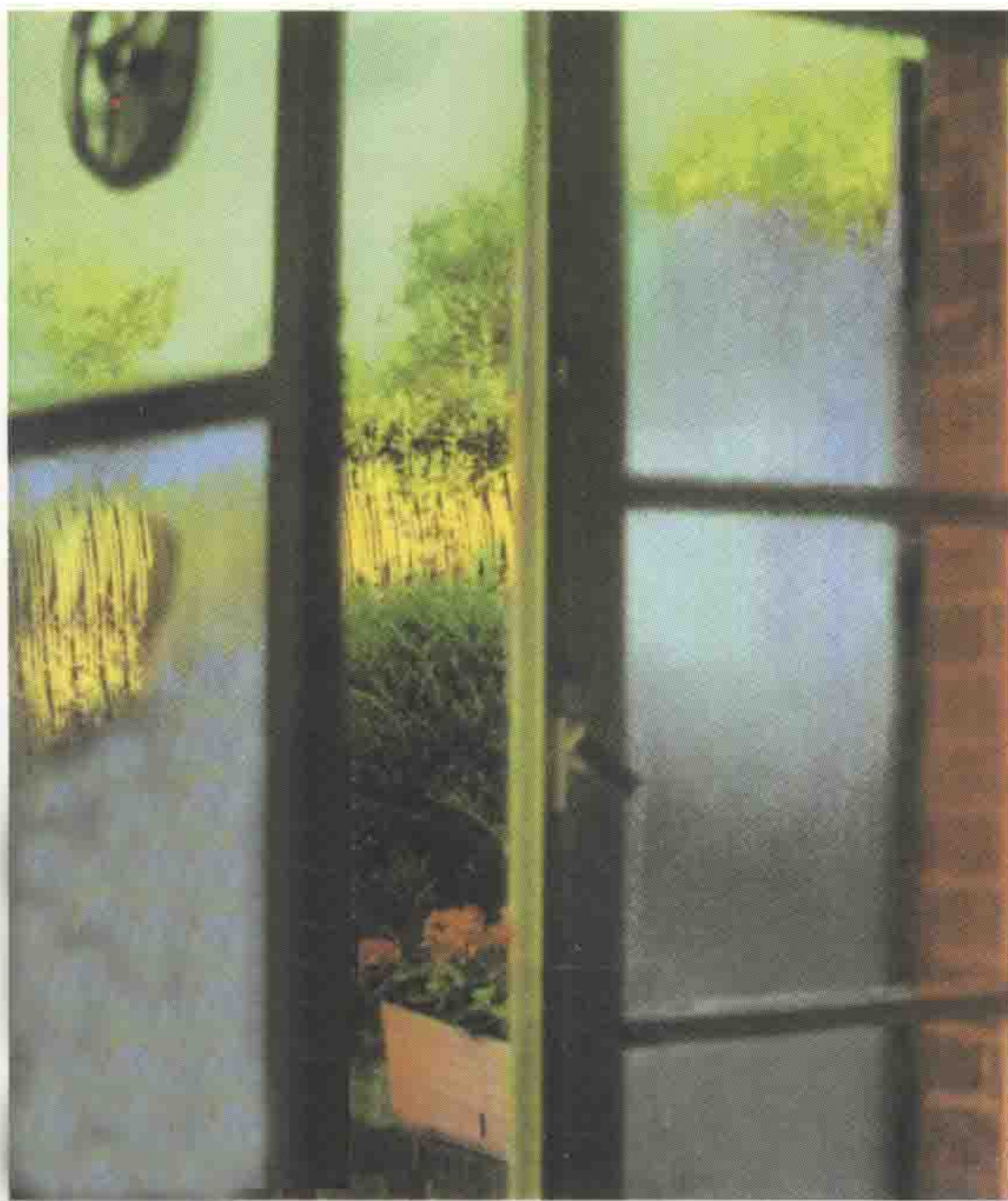


Annie Ernaux

La place

Texte intégral, dossier



folio
PLUS

Composition Euronumérique.
Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand (Cher),
le 25 septembre 2003.
Dépôt légal : septembre 2003.
1^{er} dépôt légal dans la collection : février 1997.
Numéro d'imprimeur : 034580/1.
ISBN 2-07-040010-7./Imprimé en France.

127613

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ARMOIRES VIDES, Folio n° 1600.

CE QU'ILS DISENT OU RIEN, Folio n° 2010.

LA FEMME GELÉE, Folio n° 1818.

LA PLACE, Folio n° 1722 et Folio Plus n° 25.

UNE FEMME, Folio n° 2121.

PASSION SIMPLE, Folio n° 2545.

JOURNAL DU DEHORS, Folio n° 2693.

LA HONTE, Folio n° 3154.

« JE NE SUIS PAS SORTIE DE MA NUIT », Folio
n° 3155.

LA VIE EXTÉRIEURE, Folio n° 3557.

L'ÉVÉNEMENT, Folio n° 3556.

SE PERDRE, Folio n° 3712.

LA PLACE	9
<i>Notes</i>	105

DOSSIER

1 Contextes	113
Repères chronologiques	113
Place dans l'œuvre	115
Genèse	117
2. Aspects du récit	120
Le titre	120
La narration	121
La structure	127
La temporalité	129
L'espace	131
L'Histoire	133
L'écriture plate	135

3. Thématique	140
Les personnages	140
Le savoir	146
Les rapports sociaux	149
La souffrance	151
4. Divers	154
Sujets de travail écrit	154
Conseils de lecture	155

FOLIO PLUS

Annie Ernaux

La place

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1983.*
© *Éditions Gallimard, 1997, pour le dossier.*

« Je hasarde une explication : écrire
c'est le dernier recours quand on a trahi. »

JEAN GENET¹ *

* Les notes appelées par chiffres ont été établies par Marie-France Savéan et sont regroupées en fin de volume, p. 105-109.

J'ai passé les épreuves pratiques du Capes² dans un lycée de Lyon, à la Croix-Rousse. Un lycée neuf, avec des plantes vertes dans la partie réservée à l'administration et au corps enseignant, une bibliothèque au sol en moquette sable. J'ai attendu là qu'on vienne me chercher pour faire mon cours, objet de l'épreuve, devant l'inspecteur et deux assesseurs, des profs de lettres très confirmés. Une femme corrigeait des copies avec hauteur, sans hésiter. Il suffisait de franchir correctement l'heure suivante pour être autorisée à faire comme elle toute ma vie. Devant une classe de première, des matheux, j'ai expliqué vingt-cinq lignes — il fallait les numéroter — du *Père Goriot* de Balzac. « Vous les avez entraînés, vos élèves », m'a reproché l'inspecteur ensuite, dans le bureau du pro-

viseur. Il était assis entre les deux assesseurs, un homme et une femme myope avec des chaussures roses. Moi en face. Pendant un quart d'heure, il a mélangé critiques, éloges, conseils, et j'écoutais à peine, me demandant si tout cela signifiait que j'étais reçue. D'un seul coup, d'un même élan, ils se sont levés tous trois, l'air grave. Je me suis levée aussi, précipitamment. L'inspecteur m'a tendu la main. Puis, en me regardant bien en face : « Madame, je vous félicite. » Les autres ont répété « je vous félicite » et m'ont serré la main, mais la femme avec un sourire.

Je n'ai pas cessé de penser à cette cérémonie jusqu'à l'arrêt de bus, avec colère et une espèce de honte. Le soir même, j'ai écrit à mes parents que j'étais professeur « titulaire ». Ma mère m'a répondu qu'ils étaient très contents pour moi.

Mon père est mort deux mois après, jour pour jour. Il avait soixante-sept ans et tenait avec ma mère un café-alimentation dans un

quartier tranquille non loin de la gare, à Y... (Seine-Maritime). Il comptait se retirer dans un an. Souvent, durant quelques secondes, je ne sais plus si la scène du lycée de Lyon a eu lieu avant ou après, si le mois d'avril venteux où je me vois attendre un bus à la Croix-Rousse doit précéder ou suivre le mois de juin étouffant de sa mort.

C'était un dimanche, au début de l'après-midi.

Ma mère est apparue dans le haut de l'escalier. Elle se tamponnait les yeux avec la serviette de table qu'elle avait dû emporter avec elle en montant dans la chambre après le déjeuner. Elle a dit d'une voix neutre : « C'est fini. » Je ne me souviens pas des minutes qui ont suivi. Je revois seulement les yeux de mon père fixant quelque chose derrière moi, loin, et ses lèvres retroussées au-dessus des gencives. Je crois avoir demandé à ma mère de lui fermer

les yeux. Autour du lit, il y avait aussi la sœur de ma mère et son mari. Ils se sont proposés pour aider à la toilette, au rasage, parce qu'il fallait se dépêcher avant que le corps ne se raidisse. Ma mère a pensé qu'on pourrait le revêtir du costume qu'il avait étrenné pour mon mariage trois ans avant. Toute cette scène se déroulait très simplement, sans cris, ni sanglots, ma mère avait seulement les yeux rouges et un rictus continu. Les gestes s'accomplissaient tranquillement, sans désordre, avec des paroles ordinaires. Mon oncle et ma tante répétaient « il a vraiment fait vite » ou « qu'il a changé ». Ma mère s'adressait à mon père comme s'il était encore vivant, ou habité par une forme spéciale de vie, semblable à celle des nouveau-nés. Plusieurs fois, elle l'a appelé « mon pauvre petit père » avec affection.

Après le rasage, mon oncle a tiré le corps, l'a tenu levé pour qu'on lui enlève la chemise qu'il portait ces derniers jours et la remplacer par une propre. La tête retombait en avant, sur la poitrine nue couverte de marbrures. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu le sexe de mon père. Ma mère l'a dissimulé rapidement avec les pans de la chemise propre, en riant un peu :